

Situation : critique

Yves Rousseau

Volume 31, Number 5 (185), October 1989

Du cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (1989). Situation : critique. *Liberté*, 31(5), 36–41.

YVES ROUSSEAU

SITUATION: CRITIQUE

Celui qui a dit que la critique était aisée n'a pas dit quelque chose de bien remarquable. C'est même honteux d'avoir dit cela: on devrait le poursuivre, pendant un kilomètre ou deux.

Érik Satie, «Éloge des critiques»,
Action, n° 8, août 1921

Connaissez-vous beaucoup d'enfants qui disent à leurs parents qu'ils veulent devenir critiques de cinéma? Moi pas. J'ai tour à tour voulu être pirate, cascadeur, entomologiste, facteur, correspondant de guerre et j'en passe, mais je ne me suis jamais dit: «je serai critique de cinéma». C'est arrivé plus ou moins par hasard, à la suite d'événements, de lectures et de rencontres passablement décousus. Je n'ai jamais envisagé non plus d'exercer ce métier toute ma vie. Si on dit que le critique est un passeur entre l'œuvre et le public, elle est aussi pour moi un lieu de passage, quelque chose d'instable qui a peut-être à voir avec la nature ambiguë de la fonction critique elle-même.

La critique est une forme littéraire qui s'est greffée au cinéma, logée quelque part entre les films et le public. Forme que d'aucuns diront parasitaire ou saprophytique, mais que je considère davantage symbiotique, du moins devrait-elle l'être. Si elle paraît, au premier abord, perpétuellement à la remorque des œuvres qui lui servent de mamelles nourricières.

res, la critique peut à son tour influencer sur la création. Des critiques éclairés ont pu, à certaines périodes de l'histoire de l'art, contribuer à des mouvements novateurs. Et malgré tout le mal que l'on peut dire, penser ou écrire de la critique, le contraire est plus rare. Je ne me rappelle pas qu'une unanimité critique contre un cinéaste n'ait jamais tué sa carrière ou son œuvre (les cinéastes maudits sont en général prisés de la critique, allez savoir pourquoi...) alors que des producteurs ou un total désaveu public ont pu le faire. Seule, la critique ne peut pas grand-chose, ni pour ni contre. Elle ne peut rien contre *Batman*, *Indiana Jones* ou *Rambo*, dont les budgets de promotion se chiffrent par millions de dollars, et si elle est bien manipulée par le marketing, elle donnera quelques entrées de plus. La critique peut cependant *faire avec*, s'adapter, rendre compte des phénomènes, dégager du sens, interpréter les formes, classer les tendances, démystifier ce qui tente de se faire passer pour un mythe, et ajouter au plaisir de la rencontre avec une œuvre.

Idéalement, la critique ne devrait pas exister. Elle n'est pas nécessaire (elle ne sert à rien) mais elle est une nécessité (une pulsion incontrôlable). Tout le monde fait de la critique sans le savoir, le problème réside dans le statut particulier du critique professionnel.

Pour le commun des mortels, le critique de cinéma est un être invisible mais il a parfois une voix et presque toujours un crayon. Il est invisible dans la mesure où il n'y a pas de critique de cinéma digne de ce nom à la télévision, il n'y a que des chroniqueurs, spécialistes diplômés dans la superficialité, qui agissent davantage comme des ventilateurs que comme des sujets pensants. Même dans la presse écrite, la qualité des textes et de l'analyse est souvent inversement proportionnelle au tirage.

Si la forme dominante — en termes de tirage et d'impact — de la critique excelle à raconter au spectateur potentiel les grandes lignes du scénario et à dégager des sensations véhiculées par les films — violence, amour, peur, etc. — cette critique n'arrive pas à jouer correctement son rôle de premier

spectateur. Peut-être cherche-t-elle trop, en jouant le jeu de la naïveté, à ressembler à l'idée qu'elle se fait du destinataire de son texte, comme si le critique n'était qu'un spectateur parmi les autres. «Raconte l'histoire et dit si c'est bon ou pas», voilà la recommandation que fit le rédacteur en chef d'un quotidien québécois à un journaliste nouvellement affecté, après vingt ans de métier, à la critique de cinéma. L'anecdote est éclairante sur la difficulté de faire passer quelque chose d'autre, une certaine lecture de l'œuvre qui dépasse le bref synopsis et la cote d'appréciation d'un horaire de télévision.

Le cinéma est un art qui laisse volontiers à de gens souvent très mal préparés pour le faire le soin d'occuper l'espace médiatique consacré aux œuvres filmiques. Aucune autre forme d'expression artistique, pas même le rock'n roll, ne donne le micro, la caméra ou la plume aussi facilement à des gens qui n'ont parfois que le mérite d'être connus du public. Il faut dire que le cinéma, même chez des intellectuels littéraires, est encore perçu comme un pur produit de divertissement et/ou d'aliénation.

Les services de marketing de l'industrie cinématographique ont bien saisi cette lacune de la majorité des critiques et chroniqueurs qui occupent un vaste espace médiatique: leur méconnaissance de l'ensemble du cinéma, tant historiquement qu'esthétiquement. Cette connaissance fragmentaire les oblige à prendre les choses à la pièce. La tâche des attachés de presse consiste à occuper cet espace vacant à coup de dossiers de presse de plus en plus volumineux, sophistiqués et, disons-le, séduisants; dossiers qui mettent en valeur les aspects «positifs» du produit culturel à écouler et permettent d'ajouter quelques paragraphes au texte que le critique, toujours très sollicité, n'a pas le temps de peaufiner. Ces paragraphes pourront alors servir d'appât pour orienter le désir du lecteur de critiques et consommateur potentiel. Pas étonnant qu'on ait souvent l'impression de lire le même texte dans deux ou trois publications différentes.

La relative faiblesse de la critique cinématographique des grands médias est également un symptôme de la faiblesse du

journalisme en général. Collé à l'événement, le journaliste ne fait pas de synthèse, il rapporte les phénomènes à la pièce, sans vraiment chercher à les mettre en perspective. L'amnésie des consommateurs propre à la multiplication des phénomènes et des sources d'information favorise la stratégie des usines à film, qui accolent l'étiquette «nouveau» sur leurs produits.

Je ne saurais dire si *la* critique de cinéma est meilleure ou pire qu'avant. Il y a *des* critiques valables, un petit nombre, et une pléthore de rapporteurs. Là où la critique a perdu des points, c'est face à la sophistication des techniques promotionnelles. Le critique qui continue à pondre son petit papier deux fois par semaine sans tenter d'y mettre une lecture plus globale est littéralement piégé par le système et n'existe plus en tant que critique. L'usine à films ne cherche pas à interdire ou censurer le discours critique — qui présuppose une analyse — mais à le noyer sous un discours informatif amplifié par des haut-parleurs autrement plus puissants (et plus éphémères) que, par exemple, une revue spécialisée. La critique devient tellement bien encadrée, entourée, qu'elle continue à produire et publier mais n'est plus dans le coup. Pour l'industrie, l'éphémère n'a pas valeur péjorative; au contraire les films se succèdent, doivent faire leur argent vite. Et pour que le spectateur soit séduit par le prochain produit, il doit jusqu'à un certain point oublier sa dernière expérience, sachant que *pour le film à venir on lui en a promis plus: plus d'action, plus de sentiments, plus de volume sonore, plus de dollars dépensés*. Le marketing d'un film — car le cinéma c'est masculin — agit selon le schéma d'une forme de drague typiquement masculine: je paye pour te séduire. «Viens chez moi» (dans la salle), dit le cinéma, «j'ai gonflé mes biceps, j'ai tué mes ennemis, j'ai cassé 100 voitures, j'ai dépensé 10 ou 20 millions pour t'épater, ça vaut bien un petit billet.» Devant de tels arguments, la critique fait difficilement le poids, elle n'a — littéralement — pas les moyens.

D'autre part, il me semble douteux d'assigner à la critique, tout comme à l'art, une mission civilisatrice trop précise,

un combat à mener, sinon celui de sa propre indépendance. Mais comme le cinéma est l'art le plus lourdement contingenté par une structure industrielle à pratiquement toutes les étapes de sa production, il est conséquent pour l'industrie de remettre ce qui tient lieu de discours critique dominant à ceux qui jouent le jeu du murmure marchand. La critique tombe souvent dans le piège du conformisme: donner ce qu'on attend d'elle en plaçant des formules prédigérées du genre «le meilleur film de l'année, qui m'a tant ému et qui est à voir absolument», le genre de citation qui se retrouvera immanquablement sur les placards publicitaires et crée cette illusion de consensus et d'unanimité autour des films.

La critique d'analyse doit donc se réfugier dans un monde un peu clos, un peu étroit: celui des revues spécialisées, et fonctionner exactement à l'opposé du discours de l'éphémère prôné par son objet d'étude. Ce qu'elle peut avoir d'efficacité ou d'impact se développe à long terme, sur un mode suivi où les affinités entre le lecteur et le critique se forgent lentement, où la cinéphilie du lecteur et celle du critique s'interpellent. Pour ma part, en tant que critique, c'est aussi le pur plaisir d'écrire, de faire mon cinéma sur le cinéma. La critique est une fiction documentée sur une œuvre, où chaque film discuté appelle une respiration, une approche, un ton et même un style qui lui est propre. C'est aussi aller contre la tendance demandée par le marketing que de donner un texte singulier, qui abordera l'œuvre d'un point de vue différent. En faisant une critique, je me demande ce que tel ou tel film peut m'apprendre sur le cinéma, sur lui-même, sur moi, sur le monde. Je reste, il est vrai, toujours plus ou moins à la remorque d'un film, dans son ombre, mais je l'éclaire en même temps.

Je préfère écrire des critiques «favorables», c'est-à-dire sur des films qui m'ont fait vibrer, et tenter de transmettre une certaine idée de cette vibration. Le critique est un chasseur d'émotions, de concepts, de sens, de formes, d'auteurs. Si pendant trop longtemps je rentre bredouille, je deviens morose. Voir trop de films médiocres l'un après l'autre et je cours à la Cinémathèque me laver les yeux. Écrire pour rem-

plir ou vider les salles de cinéma je n'en ai rien à faire; j'écris pour ceux qui ont vu le film, qui veulent frotter leur interprétation à la mienne, et peut-être y retourner.

*Le langage est une peau:
je frotte mon langage contre l'autre.*

Roland Barthes,
Fragments d'un discours amoureux

Yves Rousseau dirige la revue Ciné-Bulles. Il prépare un mémoire de maîtrise qui traite de l'influence de la télévision sur le cinéma québécois.